

## SIGNIFICATION ET CONTRADICTION\*

Jean-Blaise Grize

### Introduction

Selon que l'on est philosophe ou non le regard que l'on porte sur la contradiction est profondément différent. Hegel écrit, en effet, ce qui suit dans sa *Science de la logique*.

«Der gewöhnliche *Horror*, den das vorstellende, nicht spekulative Denken, wie die Natur vor dem *Vacuum*, vor dem Widerspruche hat [...] bleibt bei der einseitigen Betrachtung der Auflösung des Widerspruchs in Nichts stehen und erkennt die positive Seite desselben nicht, nach welcher er absolute Tätigkeit und absoluter Grund wird» (1951, Livre 2, 1ère section, ch. II, note 3).

Mon propos n'est nullement d'accéder à la «pensée spéculative» et je m'en tiendrai à cette pensée assez commune pour laquelle la contradiction a mauvaise réputation, celle de rendre tout à fait vain un système formel qui la contient et de faire perdre la face à celui qui en est accusé.

Si je vais donc écarter toute considération d'«absolu», je me propose néanmoins de montrer que le terme de contradiction recouvre des phénomènes assez différents les uns des autres et suggérer que la contradiction peut faire sens en logique naturelle et même en logique mathématique. Pour cela, il est d'abord nécessaire que je précise le cadre théorique dans lequel je me situerai.

---

\* Une version anglaise de cet article paraîtra prochainement dans le Journal of Semantics.

## 1. Le cadre théorique

Le cadre est celui de ce que nous appelons la logique naturelle, laquelle ne se comprend qu'en rapport avec la logique mathématique.

Et d'abord que faut-il entendre par logique mathématique? Il suffit, pour répondre à la question, d'ouvrir n'importe quel manuel de logique. Ainsi E. Mendelson écrit dans son *Introduction to Mathematical Logic* ce qui suit.

«The systematic formalization and cataloguing of valid methods of reasoning is one of the main tasks of the logician. If his work uses mathematical techniques and if it is primarily devoted to the study of mathematical reasoning, then it may be called mathematical logic» (1964: 1).

Deux éléments m'importent particulièrement: qu'il s'agisse avant tout de saisir le raisonnement mathématique, qui est loin de représenter tous les raisonnements possibles et que la logique en question procède à une formalisation systématique, qu'elle se serve donc du langage mathématique même.

Ce dernier, en effet, n'est pas quelconque et l'on peut dire que, sur bien des points, il contraste fortement avec les langues naturelles. D'abord il ne dépend ni de ses utilisateurs, ni des circonstances de son utilisation. S'il est éventuellement possible de distinguer le style d'un mathématicien de celui d'un autre, ce n'est certainement pas au niveau de l'écriture mathématique. D'autre part, le comportement des lecteurs est non moins caractéristique. Quiconque connaît le langage mathématique interprétera l'expression  $ax^2 + bx + c = 0$  comme la forme générale des équations du deuxième degré à une inconnue et ce sens est totalement hors contexte. Tout se passe donc comme si les propositions logico-mathématiques étaient les mêmes pour tout le monde et en toutes circonstances, si elles n'étaient donc assertées par personne.

Par ailleurs, les objets mathématiques sont aussi d'une nature particulière: ce sont les plus exactement déterminés de la pensée humaine. En droit, sinon toujours en fait, ils sont ce que posent

les axiomes et cela seulement, et aucun d'entre eux n'apparaît qui ne soit explicitement défini en termes des autres. Il s'ensuit que leur sens ne se modifie jamais à travers l'usage qui en est fait. Bien entendu, il s'agit-là d'un point de vue abstrait en ce sens que les théorèmes que je lis ne cessent évidemment d'enrichir ma connaissance. Toutefois cela résulte cependant des limitations de mon esprit et non de la nature des choses. Lorsque les axiomes sont posés, je suis incapable d'en apercevoir toutes les conséquences, mais, en principe, un théorème—et précisément parce qu'il est un théorème—ne fait qu'explicitement une propriété déjà présente.

Venons-en à la logique naturelle. L'expression a été utilisée par G. Lakoff dans son article bien connu «Linguistics and natural logic» (1970). Nous entendons cependant le terme d'une façon assez différente. Tandis que Lakoff se situe à un point de vue linguistique, nous nous plaçons à un point de vue logique. Pour nous, la logique naturelle est le système des opérations logico-discursives qu'un locuteur met en jeu pour représenter, *en se servant d'une langue naturelle*, un état de fait réel ou fictif, représentation que nous appelons *schématisation* (Grize 1982: 188 *sqq.*).

Ce qui est ici décisif, c'est l'utilisation d'une langue naturelle. Elle implique en effet nécessairement la présence de deux interlocuteurs: le locuteur *A* et le locuté *B* (le *je* et le *tu* des linguistes) ainsi que l'existence d'une situation d'interlocution spécifique. Cette prise de position entraîne plusieurs conséquences, dont les quatre suivantes.

1) Si la logique mathématique n'a que peu de raisons pour s'intéresser à la pragmatique—et, de fait, il s'agit actuellement d'une dimension mal explorée—la logique naturelle, elle, ne saurait non seulement l'ignorer, mais elle ne peut même pas la séparer de la sémantique. Avec J.-C. Anscombe, nous parlons donc d'une «pragmatique intégrée» (1982: 14).

2) Il suit de cela et que la présence de *A* et de *B* se manifeste dans tout discours (Grize 1982: 202-204) et que les deux partenaires sont également actifs. L'un, le locuteur construit une schématisation et l'autre, le locuté, la reconstruit et l'interprète.

3) Le terme même de schématisation, comme d'ailleurs toute nominalisation, laisse entendre que l'on a affaire tout à la fois à un processus et à un résultat. Ainsi le discours schématisant se déroule dans le temps, il connaît des avant et des après, ce qui est fondamental. D'une part *B* est constamment conduit à effectuer des retours en arrière pour saisir les intentions de *A* et d'autre part le statut des objets de la schématisation est mis en question.

4) Le fait de base est qu'aucun mot de la langue n'est dépourvu de signification. On peut certes discuter de celle des syncatégorèmes, mais il est difficile, pour prendre un exemple, de nier que *et* ne signifie pas autre chose que *ou*. Reste qu'il faut être attentif à trois phénomènes.

D'abord «l'encyclopédie comprend des expressions lexicales à signifié multiple» (Eco 1985: 123), et seul le contexte permet de décider, de cas en cas lequel est pertinent. Ensuite chaque terme a beaucoup circulé de sorte que:

Au-dessus du niveau des mots, il y a un niveau d'associations, qui est lié à la culture dans son ensemble, c'est-à-dire à l'histoire, à la géographie, à la religion, aux histoires pour enfant, à la littérature, au niveau technologique, etc. (Hofstadter 1985).

Il s'ensuit que tout objet de discours est accompagné d'un faisceau d'aspects et que, si chacun possède un noyau stable plus ou moins commun à ceux qui parlent la langue, ce noyau est toujours entouré d'une zone floue que l'activité discursive a pour effet de réduire autant qu'il le faut pour satisfaire la finalité du locuteur.

Ces quelques réflexions sur les langages logico-mathématiques et les langues naturelles laissent déjà entendre que la contradiction ne se présentera pas de la même façon en logique mathématique et en logique naturelle et que sa signification n'y sera pas la même.

## 2. La contradiction en logique mathématique

Classiquement, un système est dit contradictoire s'il contient deux théorèmes de la forme  $P$  et  $\text{non-}P$  et il semble que tout est dit. A y regarder de plus près toutefois, la portée d'une contradiction va dépendre de la nature de la négation en cause. Or, contrairement à l'impression que l'on a à la vue de la table de vérité de «non», on a affaire à un opérateur propositionnel fort complexe et je vais examiner sommairement trois sortes de négations (Curry 1952).

(1) Un système logique n'a d'utilité que s'il est appliqué à un domaine de connaissances. On remarque alors que, quel que soit le domaine considéré, il contient nécessairement un certain nombre de propositions tenues pour fausses, donc inadmissibles. Soit  $F$  l'une quelconque d'entre elles. Il est alors possible de définir la négation d'une proposition, notée  $-P$ , en posant:

$$-P = \text{df } P \supset F.$$

En d'autres termes  $P$  est à rejeter si elle implique une proposition reconnue comme fausse et l'on peut dire que la négation signifie la *réfutation*.

Il découle de cette définition et des propriétés usuelles des autres opérateurs logiques plusieurs conséquences dont les deux suivantes:

a)  $P$  et  $-P$  ne sont pas contradictoires, mais seulement contraires. Cela veut dire qu'elles ne peuvent jamais être vraies ensemble, mais qu'elles peuvent fort bien être toutes les deux fausses.

b) La coprésence de  $P$  et  $-P$  ne permet pas d'inférer n'importe quelle proposition, mais seulement une proposition inadmissible:

$$P, -P \vdash -Q$$

ce qui, tout compte fait, est plus proche du sens commun que le fameux *ex falso quodlibet sequitur*.

(2) Il est évidemment possible de modifier les axiomes ou les règles de sorte que ce principe soit valide. Je noterai  $\neg P$  cette nouvelle négation que l'on peut interpréter comme l'*absurdité*, puisqu'elle permet, en présence de  $P$  et de  $\neg P$  d'affirmer n'importe quoi:

$$P, \neg P \vdash Q.$$

Si le couple  $(P, \neg P)$  n'est pas encore contradictoire mais seulement contraire, la signification de  $\neg P$  est toutefois plus riche que celle de  $\sim P$ .

Dans *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant* (1967), Piaget distingue, en effet, deux niveaux de contradiction: celui dans lequel les éléments restent partiellement indéterminés et celui dans lequel l'opposition est totalement explicitée. Si, dans le premier cas, la contradiction reste psychologiquement stérile, dans le second elle permet un dépassement et même elle y conduit. Ce n'est donc pas un hasard si Hegel, au début de sa *Science de la logique*, n'oppose pas simplement l'être au néant, mais l'être *pur* au néant *pur*. Seulement, dans la logique mathématique  $P$  et  $\neg P$  sont simplement vraies ou fausses, sans aucune autre interprétation de sorte que  $Q$  est tout à fait quelconque. L'absurdité conduit bien à une ouverture, mais sans rien dire de la direction à prendre.

(3) Reste donc à rendre  $P$  et  $\sim P$  non seulement contraires mais contradictoires. Il suffit pour cela d'introduire, par exemple, le principe d'élimination de la double négation. La négation signifie alors l'*exclusion*, en ce sens qu'elle conduit au tiers exclu. Si l'on note  $\sim P$  ce qui n'est rien d'autre que la négation classique, on aura:

$$\sim(P \wedge \sim P) \longleftrightarrow P \vee \sim P$$

Nier que les propositions sont contraires équivaut à affirmer qu'elles s'excluent l'une l'autre.

Etant donné son importance, j'ai laissé de côté le fait que les trois négations envisagées (réfutation, absurdité, exclusion) autorisent le raisonnement par l'absurde, c'est-à-dire que si, d'une

part,  $P$  conduit à  $Q$  et que, d'autre part,  $P$  conduit à  $\text{non-}Q$ , alors il faut nier  $P$ :

$$P \supset Q, P \supset \text{non-}Q \vdash \text{non-}P$$

Il s'agit d'un mode de pensée qui aujourd'hui encore, comme le montre J. Gasser (1985) est loin de faire l'unanimité. La raison peut en être trouvée déjà dans la *Logique de Port Royal* en 1662. A propos de ce qu'ils appellent «démonstration par l'impossible», Arnauld et Nicole écrivent en effet:

«Ces sortes de démonstrations qui montrent qu'une chose est telle, non par ses principes, mais par quelque absurdité qui s'ensuivrait si elle était autrement, sont très ordinaires dans Euclide. Cependant il est visible qu'elles peuvent convaincre l'esprit, mais qu'elles ne l'éclairent point» (1965: 328).

Notons, en passant, qu'on aperçoit là, comme en bien d'autres passages de cet ouvrage célèbre, l'influence directe de Pascal qui, dans ses *Pensées*, écrivait:

«Contradiction est une mauvaise marque de vérité: plusieurs choses certaines sont contredites; plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité» (n° 229 de l'édition Brunschvicg).

J'aurai à revenir sur les contradictions qui ne sont pas marque de fausseté, mais je voudrais signaler un dernier fait, bien propre à faire voir la multiplicité des significations de la négation.

Soit  $a$  un prédicat à une place et  $x_i$  un objet. Ecrire  $ax_i$ , c'est formuler la proposition « $x_i$  a la propriété  $a$ ». Qu'en est-il de l'expression  $\sim ax_i$ ? Dans tous les traités de logique élémentaire la réponse est immédiate: c'est dire « $x_i$  n'a pas la propriété  $a$ ». En fait, si l'on procède à l'analyse en catégories logiques (voir par exemple Bar-Hillel 1953), on s'aperçoit que, sans

autres conventions explicites,  $\sim ax_i$  est ambiguë. On peut lire, en effet, soit  $\sim(ax_i)$ , soit  $(\sim a)x_i$ . Dans le premier cas, on a l'interprétation ci-dessus et le couple  $(ax_i, \sim ax_i)$  est contradictoire, mais dans le second il faut lire « $x_i$  a la propriété *non-a*» et la nature de l'opposition  $ax_i / (\sim a)x_i$  va dépendre du prédicat  $a$ . S'il est de type dichotomique, par exemple (pair, impair), on a contradiction. S'il ne l'est pas, (noir, blanc) pour reprendre un exemple d'Aristote, on a seulement contrariété.

On pourrait encore se demander ce qu'il se passerait si la négation portait sur l'objet  $x_i$ . Le phénomène ne relève plus de la logique mathématique et je l'examinerai plus loin.

### 3. La contradiction en logique naturelle

Comme je me suis proposé de traiter de la signification de la contradiction, je ne m'occuperai pas de savoir si telle schématisation donnée est contradictoire ou non. La contradiction ne me retiendra que dans la mesure où le locuteur soit la dénonce explicitement, soit l'utilise volontairement.

Je partirai de deux observations. L'une est que la contradiction ne se manifeste pas directement entre deux valeurs de vérité mais entre deux significations. L'autre est que, dans la pratique langagière, le terme de «contradiction» recouvre des oppositions de nature très différente, qui peuvent aller de l'antinomie au paradoxe en passant par le démenti. Dans ce qui suit «contradiction» aura donc le statut d'un terme générique. Quant aux oppositions, elles peuvent avoir trois origines.

Il y a d'abord la langue elle-même ou, si l'on préfère, l'encyclopédie. «Aimer» s'oppose à «haïr», «justice» à «injustice», «positif» à «négatif», etc. Ici se pose le problème, écarté plus haut, de savoir si dans l'expression  $\sim ax_i$ , la négation peut aussi porter sur l'objet  $x_i$ . Je pense, avec V. Descombes, qu'il faut distinguer entre les termes qui désignent et qui possèdent une négation (pape/antipape; christ/antéchrist) et ceux qui nomment, c'est-à-dire aux noms comme «Jules César» ou «le crayon». Appliquer une négation à un nom n'a pas de sens (Descombes 1983: 161).

Il y a ensuite les oppositions qui sont explicitement construites par le locuteur *A* au nom de l'autorité que lui confère sa position d'énonciateur. Ainsi, C.F. Ramuz écrit dans son *Journal*:

«prenez garde que votre amour de la vérité ne soit que l'amour de l'exactitude. Car vérité et exactitude sont quelque fois contradictoires».

Aucun dictionnaire n'oppose «vérité» et «exactitude» et seul le discours de *A* (ici Ramuz) crée une telle relation.

Enfin, il y a les oppositions qui, à la faveur d'un non-dit, sont construites par l'auditeur-lecteur *B*. U. Eco, dans *Lector in fabula*, montre avec humour comment le «lecteur modèle» de *Un drame bien parisien* d'Alphonse Allais est conduit par les fausses inférences qu'il est amené à faire à voir une contradiction là où, à la lettre, il n'y en a pas (1985: 260 *sqq.*).

Ceci dit, je vais, en simplifiant considérablement ce que nous avons dit avec G. Piérait-Le Bonniec (1983), distinguer les trois formes de contradiction, appelées un peu arbitrairement: antinomies, démentis et paradoxes. Pour cela, je rappellerai ce que nous avons introduit sous le nom de «lieu d'une contradiction». Il s'agit soit de la personne *S* qui, par son comportement (verbal ou non verbal) est tenue par *A* comme responsable de la contradiction, soit de l'objet *O*, qui peut d'ailleurs être un animé, au sein duquel *A* dénonce une contradiction (voir des exemples plus bas).

(1) Si l'on désigne maintenant par *P* le processus dont *S* est responsable et par *C* ce sur quoi porte *P*, l'*antinomie* peut prendre deux formes:

$$S : P : \frac{C}{\bar{C}} \quad \text{et} \quad S : \frac{P}{\bar{P}} : C$$

Dans cette notation, si *X* est *P* ou *C*,  $\bar{X}$  désigne l'opposé de *X*.

Il faut encore souligner une différence importante entre le point de vue linguistique et le point de vue logique. L'ency-

clopédie ou l'activité discursive n'offrent pas seulement des opposés. Elles peuvent tout autant fournir des quasi-équivalents. Considérons, par exemple, le couple (aimer, militer pour). De toute évidence, il s'agit de deux verbes différents. Néanmoins, d'un point de vue logique plus abstrait, il est possible de les réunir en un seul prédicat AVOIR UNE ATTITUDE PRO.

Voici alors un exemple de chacune des deux formes d'antinomies.

(1.1) Le passage du *Journal* de Ramuz cité ci-dessus peut être représenté comme suit. Soit une personne *S* qui ne distinguerait pas son amour de la vérité, de son amour de l'exactitude. On aurait alors la situation:

Vérité  
S : ATTITUDE PRO :  
Exactitude

donc, selon *A* (Ramuz):  $S : P : \frac{C}{\overline{C}}$

(1.2) Considérons le texte suivant, simplification illustrative d'un passage de *Les Thibault* de R. Martin du Gard:

Antoine, qui haïssait la violence avait milité pour la révolution sociale, c'est-à-dire la pire violence.

On a ici la situation suivante:

ATTITUDE CONTRA  
S : : Violence  
ATTITUDE PRO

donc :  $S : \frac{P}{\overline{P}} : C$

où «violence» et «pire violence» sont regroupées sous *C*.

(2) Désignons maintenant par *Q* la détermination de l'objet *O*. Le *démenti* prend la forme suivante:

$$O : \frac{Q}{\overline{Q}}$$

Un exemple va me permettre d'approfondir la notion.

«La nation refuge de tous les dissidents du monde [les USA] est en même temps celle qui incarne pour des continents entiers la plus cynique oppression» (*Le Nouvel Observateur*, 26.11.79).

On a :

La nation:                   refuge de tous les dissidents  
                                  incarne la plus cynique oppression.

La question est de savoir pourquoi parler de démenti. La réponse est simple. Dans les préconstruits culturels des lecteurs du *Nouvel Observateur*, il y a l'attente qu'une nation qui est le refuge des dissidents soit aussi une nation qui n'exerce pas d'oppression. Dès lors, s'il y a démenti, c'est que la réalité (ce que *A* présente comme tel) vient s'inscrire en faux.

Il est probable que le démenti joue un rôle privilégié dans la pensée. D'une part, en effet, c'est la contradiction qui, selon Piaget, conduit l'enfant à dépasser les situations conflictuelles. D'autre part, il écrit que:

«la prise de conscience de la contradiction est bien plus aisée lorsqu'elle apparaît entre une prévision et une donnée nouvelle extérieure qui lui inflige un démenti» (1974: 161-162) que lorsqu'elle est endogène.

(3) Le paradoxe, quant à lui, est de la forme suivante:

$$\begin{array}{c} O \\ \hline O \end{array} : Q$$

Ainsi par exemple:

les enfants, quand ils sont petits, rendent leurs parents stupides, et quand il sont grands, ils les rendent fous.

J'ai regroupé sous  $Q$  les deux déterminations «rendre stupide» et «rendre fou». Il s'agit encore d'une attente déçue: on peut s'attendre à ce que les enfants, une fois grands, etc., de sorte que l'on a plus affaire à une différence formelle qu'à des significations totalement distinctes.

Quel que soit d'ailleurs le type de contradiction—et il serait possible de nuancer les distinctions—on a affaire à la même espèce d'activité schématisante. Il en découle une conséquence tout à fait essentielle: il est toujours possible de lever une contradiction donnée. Comme les mécanismes à mettre en jeu reposent sur trois aspects de la logique naturelle qui la distinguent de la logique mathématique, il vaut la peine d'y insister un peu.

D'abord les énoncés sont pris en charge par un sujet énonciateur, donc par une instance qui se place à un certain point de vue. Rien n'empêche donc le locuteur de changer de point de vue et d'attribuer les deux déterminations opposées à deux instances distinctes. Ainsi, Ramuz encore:

«J'étais horriblement heureux et horriblement malheureux à la fois; heureux de m'être retrouvé et de vivre; malheureux de quitter une fois de plus tant de choses».

C'est là une certaine façon d'expliquer ce qui, pris à la lettre, est totalement contradictoire. On peut encore remarquer qu'une schématisation reste toujours une construction ouverte et que, en conséquence si  $A$  y fait figurer une incompatibilité, il peut

poursuivre avec le fameux *distinguo* des «disputations» scolastiques.

D'autre part, les objets des discours quotidiens restent plus ou moins indéterminés et il est donc possible de les munir de nouveaux aspects. Ainsi, dans l'exemple d'Antoine (1.2), rien n'est plus facile que de constituer deux sortes de violence: l'une illégitime, celle de la guerre entre nations et l'autre, certes fâcheuse, mais qui n'est que le prix à payer pour que règne entre les hommes davantage de justice.

Enfin, comme je l'ai dit, une schématisation est un processus qui se déroule dans le temps. L'énonciateur peut fort bien affirmer quelque chose et, par la suite, soutenir le contraire. Il suffit, en effet, que les circonstances aient changé. Il est vrai que, s'il est parfaitement possible de revenir sur ce qui a été dit, donc de l'annuler, il est en revanche impossible de l'effacer. Je «peux ne pas savoir qu'un certain mot à une certaine signification, mais à partir du moment où je le prononce j'ai dit ce que j'ai dit» (Eco 1985: 237). Il en va donc de la contradiction comme de la calomnie: il en reste toujours quelque chose.

Reste maintenant à s'interroger sur la signification qu'une contradiction peut prendre dans le discours. Il faut ici distinguer (1) entre les contradictions explicites («il est contradictoire que», «ceci est contradictoire», «il y a là contradiction», etc.) et (2) celles que *A* se contente d'utiliser.

(1) Dans le cas le plus simple, on peut se servir de la contradiction pour signifier le faux. Ainsi, lorsque J. Rey-Debove écrit que la phrase

«*Bien* est écrit à l'encre rouge et sans capitale»

est contradictoire (1978: 178), elle ne fait qu'indiquer que le mot *Bien* n'a pas les propriétés mentionnées. Même si l'on est dans un contexte métalinguistique, on n'est pas en présence de l'antinomie du menteur.

Plus intéressants sont les cas où la contradiction prend l'une des formes décrites plus haut. On est toujours en présence d'une connotation négative, connotation ou éclairage qui d'ailleurs

découle de la simple opposition. Ainsi, dire par exemple, et sans qu'il y ait contradiction

«Il a quitté le Parti, mais elle y est restée»

éclaire nécessairement un terme en positif et l'autre en négatif. Lequel est dévalorisant est une affaire de choix politique du locuteur!

Mais il y a plus encore. Si l'on examine les diverses figures de contradiction possibles, on s'aperçoit qu'elles peuvent être réparties en deux catégories.

D'une part, il existe des schématisations qui partent d'une contradiction et en infèrent la présence d'un problème. Elles marquent ainsi une sorte d'*ouverture* et correspondent en logique naturelle à la loi formelle  $P, \sim P \vdash Q$ . Seulement ici  $Q$  n'est plus quelconque,  $Q$  peut signifier qu'il y a tout simplement quelque chose à revoir. Mais elle peut aussi indiquer qu'un des préconstruits culturels utilisé est à changer ou encore qu'il faut nécessairement choisir entre les deux termes de ce qui est alors présenté comme une alternative.

D'autre part, il existe des schématisations qui, partant d'une situation, y décèlent une contradiction. Le discours peut s'en tenir là, mais il peut aussi indiquer que quelqu'un ou quelque chose est responsable. Ceci correspond en logique naturelle au principe qui sert au raisonnement par l'absurde. On a affaire à une *fermeture* (Grize et Piérait-Le Bonniec 1983: 147 *sqq.*).

(2) Voyons, pour terminer, la signification d'une contradiction qui n'est pas dénoncée comme telle. Deux possibilités se présentent.

La première repose sur ce que l'on pourrait appeler le Principe de générosité, principe qui peut se formuler de la façon suivante:

Si quelqu'un a des raisons de penser qu'on lui propose une schématisation, il part de l'hypothèse que ce qui est dit signifie quelque chose.

Ceci vaut d'ailleurs tout autant pour les tautologies que pour les contradictions; les unes et les autres, prises à la lettre, violent en effet l'une des maximes conversationnelles de Grice (1975). Lorsque, excédé par leurs jeux bruyants, j'envoie mes petits-enfants dans leur chambre et que mon hôte me dit:

«Les enfants sont les enfants»

il ne cherche certainement pas à illustrer à mon profit le principe d'identité. Pareillement si, demandant s'il pleut, on me répond

«Il pleut et il ne pleut pas»

je ne vois pas là un refus de me renseigner et j'en infère un certain état du temps où, sans être beau, il ne pleut pas «vraiment».

La seconde possibilité est de se servir de la contradiction comme une figure de rhétorique. Il s'agit de l'oxymore, que Fontanier appelle paradoxisme et dont il dit que c'est

«un artifice de langage par lequel des idées et des mots, ordinairement opposés et contradictoires entre eux, se trouvent rapprochés et combinés de manière que, tout en semblant se combattre et s'exclure réciproquement, ils frappent l'intelligence [...] et produisent le sens le plus vrai, le plus profond et le plus énergique» (1968: 137, en italiques dans le texte).

Ainsi en est-il du fameux vers du *Cid* (IV,3) «Cette obscure clarté qui tombe des étoiles».

### Conclusion

Elle peut être très brève: Tout ceci cherchait à faire voir que la contradiction est et n'est pas contradictoire. C'est selon.

## Références

- ANSCOMBRE, J.-C. (1982). Structures argumentatives et expression linguistique du raisonnement. In: *Approches formelles de la sémantique naturelle*. Textes recueillis par A. Borillo, M. Borillo, L. Fariñas del Cerro, J. Virbel. Toulouse: Laboratoire de langages et systèmes informatiques.
- ARNAULD, A. & NICOLE, P. (1965). *La logique ou l'art de penser*. Ed. critique par P. Clair et F. Girbal. Paris: P.U.F.
- BAR-HILLEL, Y. (1953). A quasi-arithmetical notation for syntactic description. *Language*, 29, 45-58. [Traduction française dans *Langages*, 9, 1968, 9-22].
- CURRY, H.B. (1952). *Leçons de logique algébrique*. Paris et Louvain: Gauthier-Villars et E. Nauwelaerts.
- DESCOMBES, V. (1983). *Grammaire d'objets en tous genres*. Paris: Ed. de Minuit.
- ECO, U. (1985). *Lector in fabula*. Trad. de M. Bouzaher. Paris: Grasset
- FONTANIER, P. (1968). *Les figures du discours*. Paris: Flammarion.
- GASSER, J. (1985). Où il est question de la preuve par l'absurde. *Revista da Faculdade de Letras. Universidade do Porto*, n° 2, 2<sup>a</sup> Série: 143-156.
- GRICE, H.P. (1975). Logic and conversation. In: P. Cole & J.-L. Morgan (eds), *Syntax and Semantics*, Vol. III, *Speech Acts*. New York: Academic Press.
- GRIZE, J.-B. (1982). *De la logique à l'argumentation*. Genève: Droz.
- GRIZE, J.-B. & PIERAUT-LE BONNIEC, G. (1983). *La contradiction. Essai sur les opérations de la pensée*. Paris: P.U.F.
- HEGEL, G.W.F. (1951). *Wissenschaft der Logik*. 2 vol. Herausgegeben von G. Lasson. Leipzig: Verlag von Felix Meiner.
- HOFSTADTER, D.R. (1985). *Gödel, Escher, Bach: Les Brins d'une Guirlande Eternelle*. Trad. J. Henry et R. French. Paris: Interéditions.
- LAKOFF, G. (1970). Linguistics and natural logic. *Synthese*, 22: 152-271.

- MENDELSON, E. (1964). *Introduction to Mathematical Logic*.  
Princeton: D. van Nostrand Company.
- PIAGET, J. (1967). *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*.  
6e éd. Neuchâtel: Delachaux & Niestlé.
- PIAGET, J. et al. (1974). *Recherches sur la contradiction. 2. Les  
relations entre affirmations et négations*. Paris: P.U.F.
- REY-DEBOVE, J. (1978). *Le métalangage*. Paris: Ed. Le Robert.